

RECLUS

Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe

Paysages de la nature tropicale

Présentation par Philippe Pelletier



LES PIONNIERS DE L'ÉCOLOGIE

Le Pommier

Reclus

Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe

Paysages de la nature tropicale

Présentation par Philippe Pelletier

Le Pommier

Éditeur de l'œuvre d'Élisée Reclus, Philippe Pelletier est géographe, spécialiste du Japon.

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2020, pour la présente édition
Tous droits réservés

ISBN: 978-2-7465-1970-1
Dépôt légal: 1^{re} édition: 2020, août

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

ÉLISÉE RECLUS OU LA PASSION DU MONDE¹

Publier un texte d'Élisée Reclus (1830-1905) dans une collection intitulée « Les pionniers de l'écologie » soulève un certain nombre de questions, dont le fil conducteur suit deux coutures : épistémologique et politique.

Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe. Paysages de la nature tropicale (1861) est l'un de ses premiers livres. Il y retrace son séjour en Nouvelle-Grenade (actuelle Colombie) d'août 1855 à juillet 1857. Récit chamarré d'aventures, au ton libre et enjoué, parfois contemplatif, où la description des hommes l'emporte bien souvent sur celle de la nature, il n'approche que très peu d'une littérature écologisante ou d'un ouvrage classique de naturaliste.

1. Ce titre est un clin d'œil au film tourné par Nicolas Épandre, *Élisée Reclus, la passion du monde* (Antoine Martin production, 2012), ainsi qu'au livre de la regrettée Hélène Sarrazin, *Élisée Reclus ou la Passion du monde* (Paris, La Découverte, 1985 ; réédité en 2004 aux Éditions du Sextant avec une préface de Kenneth White), sur lequel il s'est en partie appuyé.

Il le signifie d'ailleurs d'emblée : « Et cependant cette nature si magnifique, où l'on voit comme un résumé de toutes les zones, m'a frappé moins que la vue du peuple qui se forme dans ces solitudes¹. » Chez Reclus, la géographie physique prend rarement le pas sur la géographie humaine, ou « géographie sociale », comme il l'appelle.

Éviter l'anachronisme, préférer la contextualisation

Il est tentant de lire un auteur comme Reclus, célèbre et idéologiquement situé, avec un regard contemporain. D'y déceler des préoccupations, une sensibilité ; nos esquisses de solutions aux problèmes de ce monde. Mais du point de vue historiographique, pratiquer l'anachronisme serait une erreur. Non seulement nous risquerions de manquer ce que l'auteur a voulu écrire, mais nous serions aussi déroutés, mis sur une mauvaise piste.

Pour éviter ce piège, il convient de replacer Reclus et son œuvre dans leur contexte, au regard d'une foultitude de choses dont les historiens sont familiers : parcours personnel, caractère et mémoire de l'individu, conditions de rédaction et de publication du texte, mais aussi contexte social et politique, air du temps et bien d'autres éléments encore, qu'il est certes impossible de lister de manière exhaustive mais dont on peut toutefois obtenir un bon aperçu².

1. *Infra*, p. 46.

2. M. Nettlau, *Eliseo Reclus, la Vida de un sabio justo y rebelde*, Barcelone, Publicaciones de *La Revista blanca*, 1928 ; G. Dunbar, *Élisée Reclus, Historian of Nature*, Hamden (Connecticut), Archon, 1978 ; Les trois tomes de É. Reclus, *Correspondance*, Paris,

Une telle démarche, qui s'en réfère à la dimension politique de l'auteur, respecte celle d'un homme qui ne séparerait pas ses convictions anarchistes de sa sensibilité de géographe. Une anecdote rapportée par Henri Roorda van Eysinga (1870-1925), écrivain et pédagogue libertaire helvétique, est sur ce point éloquent¹. À la demande de Ferdinand Domela Nieuwenhuis (1846-1919) – alors chef de file du mouvement ouvrier aux Pays-Bas, qui évoluera de la social-démocratie vers l'anarchisme –, qui souhaitait lui être présenté, les trois hommes se rencontrent chez Reclus, à Clarens, sur la rive septentrionale du lac Léman. Alors que Nieuwenhuis fait « une allusion polie » à sa *Nouvelle Géographie universelle*, Reclus répond tout de go : « Oui, je suis géographe, mais je suis avant tout anarchiste. » Et Roorda d'ajouter : « Le mot de Reclus était profondément juste. Géographe, il l'était. [...] Quant à ses idées anarchistes, il n'aurait pas pu ne pas les avoir. Élisée Reclus était anarchiste parce que toute sa sensibilité l'était². »

L'a-t-il toujours été ? Sensible, assurément. Anarchiste, tout dépend de ce que l'on met sous ce vocable. Il importe là encore de contextualiser, de resituer le mot, indépendamment de la façon dont l'histoire l'a teinté entre-temps. De même que, pour commencer, on resituera l'auteur, et son *Voyage à la Sierra Nevada*. Car si on y trouve des considérations sur l'aspiration à l'indépendance et à la liberté, ou encore des critiques à l'encontre des grands propriétaires

Schleicher Frères et A. Costes, 1911-1925 ; J. Guillaume, *L'Internationale. Documents et souvenirs*, Paris, Gérard Lebovici, 1985.

1. H. Roorda van Eysinga, « Élisée Reclus propagandiste », *La Société nouvelle*, août 1907, p. 186.

2. *Ibid.*, p. 186-187.

soutenus par l'État, on y lit tout autant une description du fonctionnement de la gouvernance politique et administrative de la « commune de Rio Hacha », avec son « assemblée délibérante », son « maire » et son « conseil rarement convoqué »¹ – qui ne relève guère d'une critique anarchiste.

Situer ses œuvres est d'autant plus nécessaire que le savant et l'homme engagé Reclus incarne l'important changement qui, en ce mitan de XIX^e siècle, s'opère. Un changement double, qui a trait non seulement au mouvement social mais aussi au monde savant². C'est en effet le moment où, après la révolution de 1848, la constitution de la première Internationale en 1864, et bientôt la Commune de Paris en 1871, le socialisme se précise ; là que se dissocient ses branches autoritaires et libertaires. C'est aussi le moment où, dans le sillage du positivisme comtien, se développe la mésologie – de 1848 à 1870 environ –, qu'apparaît la théorie darwinienne – avec la publication en 1859 de *L'Origine des espèces* – et que naît, en 1866, sous la plume du zoologue prussien Ernst Haeckel (1834-1919), l'écologie.

Or l'homme politique Reclus d'avant la Commune – du *Voyage à la Sierra Nevada*, donc – n'est pas l'homme « politique » d'après, qui participe activement à la constitution du mouvement anarchiste formalisé en 1880. De même, le géographe d'abord passionné de géographie physique n'est pas encore celui qui théoriserait la « géographie sociale » et tenterait d'exhumer la mésologie par opposition à l'écologie de Haeckel.

1. *Infra*, p. 194.

2. Ph. Pelletier, *Géographie et anarchie. Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff et d'autres*, Paris et Saint-Georges-d'Oléron, Éditions du Monde libertaire et Éditions libertaires, 2013.

À ce propos, pour éviter une confusion préjudiciable, il convient de distinguer l'«écologie» en tant que science, et non comme état des milieux naturels, de l'«écologie politique», courant ou mouvement d'idées qui s'appuie peu ou prou sur cette science. L'écologie politique apparaîtra bien plus tard, en 1957, à l'initiative de Bertrand de Jouvenel, qui en proposera et l'intitulé et le contenu dans un texte séminal¹ – soit un siècle après la proposition de ce néologisme par Haeckel. Tout écologue n'est pas écologiste, et inversement.

Mais l'écologie du xx^e siècle n'est-elle pas différente de celle de Haeckel? Les méthodes ne se sont-elles pas perfectionnées, le vocabulaire enrichi de nouveaux termes, les problématiques élargies? Certes, mais le sillon tracé par Haeckel – biologique, darwinien, social-darwinien et moniste – est repérable jusqu'à nos jours, chez des disciples, à travers des références bibliographiques, une conception philosophique.

Qu'importent finalement ces mises au point? Ne seraient-elles pas inutiles ou secondaires? Je ne le pense pas, pour deux raisons. D'une part, parce que les problématiques environnementales sont au centre des préoccupations de notre époque. D'autre part, parce que nous vivons des temps de grande confusion intellectuelle et politique, parcourus de conflits sanglants, de cynisme abusif ou de désespérance plus ou moins passive.

Notre époque n'est pas postindustrielle, comme le prétendent certains de ses experts probablement influencés par le confort de leur vie branchée, possiblement favorables

1. B. de Jouvenel, «De l'économie politique à l'écologie politique», *Bulletin du Sédésis*, 1^{er} mars 1957, n° 671; réédité in *La Civilisation de puissance*, chap. VI, Paris, Fayard, 1976, p. 49-77.

à cette «silicolonisation du monde» qui nous entraîne vers «l'irrésistible expansion du libéralisme numérique»¹. Elle est bel et bien industrielle. Il n'y a jamais eu autant de manufactures, d'ateliers, de travailleuses ou de travailleurs dans l'industrie que de nos jours. Et ce, partout dans le monde, contrairement au moment de la première révolution industrielle. Sans parler des chômeurs mis sur le carreau ou des exilés qui tentent leur chance dans le monde du salariat.

Or, ce sont précisément ces deux lignes de force – problématique environnementale et monde industriel – qui nous ramènent à Élisée Reclus, à son époque, à son parcours et à ses analyses, qui peuvent nous être autant d'outils précieux, pour peu que nous tenions compte des mutations qui se sont accomplies depuis.

Aussi comprend-on mieux sa géographie, son rapport à la nature et aux autres peuples, tels qu'ils se dessinent déjà dans le *Voyage à la Sierra Nevada*, et saisit-on mieux comment et pourquoi un républicain socialiste bon teint – ce qu'il est au moment de la rédaction de ce livre, bien qu'avec certaines idées déjà affirmées – deviendra l'un des concepteurs du «communisme anarchiste».

Le tournant de la Commune de Paris, vers le «communisme anarchiste»

Lorsque, entre 1858 et 1859, Élisée Reclus rédige pour la *Revue des Deux Mondes* ses quatre articles, qui, regroupés en 1861, deviendront le *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, il est alors âgé d'une trentaine d'années. Il

1. Comme le formule très justement le titre d'un ouvrage d'Éric Sadin, paru aux éditions L'Échappée en 2016.

a parcouru bien du chemin depuis son enfance bridée par la rigueur d'un père pasteur calviniste, d'obédience puritaine et intransigeante. Il a vécu l'exil, après le coup d'État du 2 Décembre : à Londres et en Irlande avec son frère Élie, puis seul en Amérique, en Louisiane et en Nouvelle-Grenade. Il regagne Paris en août 1857. Son expérience américaine l'a marqué, son athéisme s'est affirmé, son républicanisme se développe.

De son éducation protestante, une fois rejetés les principes de Dieu et des institutions religieuses qui parlent socialement et moralement en Son nom, Reclus retient l'idée de la responsabilité individuelle de l'être humain, non plus cette fois face au Créateur mais face à ses frères. Et parmi ceux-là, le végétarien précoce inclut nos « véritables compagnons » que sont nos « frères » animaux au sein de « la grande famille »¹. C'est un sens de l'éthique qui le conduit à refuser de subir ou d'exercer toute forme de domination.

Son républicanisme restera, quant à lui, globalement fidèle à son principe. Même après l'écrasement de la Commune de Paris et pendant la III^e République, il continuera de parler de « république » pour exprimer l'idée d'une société consciemment organisée autour de principes collectivement partagés. Dans la *Nouvelle Géographie universelle* ou dans *L'Homme et la Terre*, il l'emploie, par exemple, pour décrire l'organisation politique et sociale de divers groupes socio-ethniques (Kabyles, Bambouk, Mina...). Et déjà dans son *Voyage à*

1. É. Reclus, «La grande famille», *Le Magazine international*, janvier 1897; réédité in Ph. Pelletier (éd.), *Anarchie et cause animale. Textes fondateurs*, Paris, Éditions du Monde libertaire, 2015, p. 82-88.

la Sierra Nevada, à propos des Indiens des Muletas, on lit qu'il aurait « bien voulu [les] suivre » afin de se « faire, au moins pour quelques heures, citoyen de leur république »¹. Qui, à l'époque, en France, parlait de « république » pour évoquer les formes d'organisation de ces peuples non européens, reconnaissant par là même leur aptitude à l'autonomie politique ?

Son tournant idéologique et politique majeur a lieu lors de la Commune de Paris². Pour elle, il prend les armes, avant de se faire arrêter (le 4 avril 1871), condamner à la déportation simple (le 15 novembre) et bannir (le 15 février 1872). Reconnaisant que le massacre de la Commune a creusé un fossé infranchissable entre les dirigeants et le peuple, il perd ses dernières illusions républicaines de voir se concilier pacifiquement le travail et le capital.

Si dès avant cette période d'insurrection et de répression sanglante, Reclus connaissait Bakounine, il ne partageait pas alors toutes ses positions. Les deux hommes s'étaient rencontrés pour la première fois en novembre 1864, lors d'un passage du révolutionnaire russe à Paris. Élisée et son frère Élie venaient d'adhérer à la toute nouvelle Association internationale des travailleurs (AIT), fondée à Londres le 28 septembre 1864. Ils faisaient ainsi partie de la section parisienne des Batignolles – dont l'un des principaux animateurs est Benoît Malon (1841-1893), un homme de leur génération, fils de paysans pauvres, autodidacte, auquel ils ouvrent

1. *Infra*, p. 77.

2. F. Ferretti, « La Comuna de París y los orígenes del pensamiento anarquista: la experiencia de los hermanos Reclus », *Germinal. Revista de estudios libertarios*, n° 8, 2009, p. 3-41.

leur bibliothèque. Bakounine, lui, n'y adhèrera que cinq ans plus tard. Mais il fait entrer les deux frères dans sa Fraternité internationale, la société secrète qu'il vient de fonder à Florence.

Sur le plan politique, Reclus soutient d'abord la stratégie que prône Bakounine : radicaliser la Ligue de la paix et de la liberté vers le socialisme. Les deux hommes participent aux deux premiers congrès de cette association (9-12 septembre 1867 à Genève, 21-25 septembre 1868 à Berne) organisée par des républicains radicaux avec le soutien de quelques grandes figures (Victor Hugo, Giuseppe Garibaldi, Edgar Quinet...).

Ne parvenant pas à infléchir son orientation, ils proposent de constituer une nouvelle organisation : l'Alliance internationale de la démocratie socialiste, fondée le 28 septembre 1868 à Genève avec Giuseppe Fanelli, Aristide Rey et Albert Richard, notamment. Les rejoignent Benoît Malon, Ferdinand Buisson, James Guillaume, André Léo, Alfred Naquet, Victor Dave, Charles Keller, Victor Jaclard et Jules Guesde. Bakounine souhaite faire adhérer cette association en bloc à l'AIT, Marx s'y oppose. Elle se transforme alors en section genevoise, le 28 juillet 1869.

De son côté, Élie Reclus part pour une tournée en Espagne, dont Bakounine juge qu'elle est trop proche des milieux bourgeois républicains et pas assez des socialistes. Ils se fâchent, et la brouille entre les deux hommes précipite, entre autres causes, la dissolution de la Fraternité internationale.

Le tournant de la Commune de Paris et le bannissement rapprochent Élisée Reclus et Bakounine, qui se trouve comme lui en Suisse. Élisée rejoint d'abord son frère Élie à Zürich (le 14 mars 1872), qui a dû s'y réfugier après l'écrasement de la Commune de Paris, pendant laquelle

il occupait la direction de la Bibliothèque nationale de France. Puis les deux hommes se rencontrent plusieurs fois à Locarno, où vit Bakounine, et à Lugano (avril 1872), où Élisée et sa famille s'installent. Lors de cet exil, il rencontre également James Guillaume. Il ne participe cependant pas aux travaux de l'AIT, qui traverse alors une période-clé de son histoire, sinon de l'histoire tout court.

Son cinquième congrès, tenu à La Haye du 2 au 7 septembre 1872, voit en effet l'exclusion de Bakounine et de Guillaume, à l'instigation de Marx et de ses partisans, et entérine la scission entre courants autoritaire (marxiste) et antiautoritaire (libertaire). Il ne participera pas non plus à son sixième congrès, qui se tiendra à Genève du 1^{er} au 6 septembre 1873. Élisée Reclus est alors accaparé par les débuts d'une tâche colossale, la rédaction d'une *Nouvelle Géographie universelle*, pour laquelle il vient de passer un contrat avec Hachette (le 10 juillet 1872). Elle aboutira à la publication de dix-neuf volumes de 1876 à 1894 et le poussera à multiplier les voyages un peu partout dans le monde¹.

L'exil est le moment où il fait le deuil définitif de toute collaboration sérieuse avec les républicains modérés. Il assiste au troisième congrès de la Ligue pour la paix et la liberté, qui se tient justement à Lugano le 20 septembre 1872. En 1874, il rencontre Bakounine à trois reprises au moins, et adhère à la section de Vevey de l'AIT dont il devient le secrétaire (14 septembre)².

1. F. Ferretti, «Les Reclus et la maison Hachette: la première agence de la géographie française?», *L'Espace géographique*, vol. 39, n° 3, 2010, p. 239-252.

2. Bakounine rappelle ainsi le cheminement entre lui et les frères Reclus: «Unis dans les principes, nous nous sommes séparés très

Bien qu'il n'assiste pas au septième congrès de l'AIT qui se tient à Bruxelles (7-12 septembre 1874), Reclus a définitivement rejoint le courant antiautoritaire du mouvement ouvrier. Il s'active de plus en plus au sein de la Fédération jurassienne. Lors d'une réunion commémorant la Commune, le 19 mars 1876, il affirme, pour la première fois en public, son socialisme « anarchiste ».

Son cheminement l'amène à défendre l'idée d'un « communisme anarchiste », qui dépasse le « collectivisme » soutenu jusque-là par Bakounine (lequel meurt le 1^{er} juillet 1876) et par ses partisans¹. Reclus l'élabore de concert avec Pierre Kropotkine (1842-1921), son futur ami en géographie comme en anarchie, réfugié en Suisse en 1877. Carlo Cafiero (1846-1892) participe également à ce changement de fond. Leur courant repose sur le principe : « chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins », c'est-à-dire sur une socialisation communiste non seulement de la production, mais aussi de la consommation. Il est adopté par la Fédération jurassienne lors de son congrès à La Chaux-de-Fonds qui se tient les 9 et 10 octobre 1880. Soulignons que, contrairement au subs-

souvent, presque toujours, sur la question de la réalisation des principes. Ils croyaient, comme ils le faisaient encore au moins deux ans avant, dans la possibilité de réconcilier les intérêts de la bourgeoisie avec les revendications légitimes du prolétariat », in A. Lehning (éd.), *Archives Bakounine*, Amsterdam, Instituut voor sociale geschiedenis, 1961, t. I: *Michel Bakounine et l'Italie (1871-1872)*, deuxième partie, « La Théologie politique de Mazzini », p. 245.

1. M. Enckell, « Élisée Reclus, inventeur de l'anarchisme », in J.-P. Bord et alii (dir.), *Élisée Reclus, Paul Vidal de la Blache. Le géographe, la cité et le monde, hier et aujourd'hui. Autour de 1905*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 39-44.

tantif « anarchie » et aux adjectifs « anarchiste » ou « anarchique », le terme d'« anarchisme » n'existe pas encore. Il sera élaboré ultérieurement, pour se distinguer, entre autres raisons, du « syndicalisme révolutionnaire » qui se développe à la fin du XIX^e siècle.

Lors de la rédaction de son *Voyage à la Sierra Nevada*, avant tous ces épisodes, Élisée Reclus n'adopte pas encore des positions bakouniniennes, et encore moins anarchistes. Il serait donc difficile et risqué de le considérer comme un texte anarchiste, même si on peut d'ores et déjà y discerner des thèmes qui s'en rapprochent.

Il ne s'agit pas d'attribuer un quelconque brevet en anarchisme, mais de souligner qu'il faut se méfier de toute vision téléologique, facilitée par des lectures *ex post*; de rappeler qu'une vie, avec les convictions qu'on y forme, peut prendre un chemin ou un autre en fonction des circonstances. Il convient donc de décrire les circonstances en question. En bref, de montrer qu'une pensée se construit chez le jeune Reclus solidairement avec les évolutions de son temps.

Une conception de la nature qui évolue

Situer l'œuvre de Reclus et la rédaction du *Voyage à la Sierra Nevada* redonne densité et sens à une période historique. Cela permet également de penser un rapport à la nature, l'un des *topoi* majeurs de l'œuvre reclusienne, qui est lui-même inscrit dans une époque. De surcroît, la conception qu'Élisée Reclus s'en fait évolue elle-même au fil du temps. Certes sa sensibilité, son goût pour la marche, la randonnée et l'aventure ne faibliront pas – même si, l'âge aidant, il n'aura pas la même pratique. Certes, son amour pour le paysage, la montagne, l'arbre

ou la forêt sera constant. Mais à mesure que sa géographie savante et sensible évolue de la géographie physique, souvent descriptive, de *La Terre* (1868-1869), vers la « géographie sociale » et la « mésologie » de *L'Homme et la Terre* (1905), son approche se nuance. Héritier partiel du saint-simonisme, il salue régulièrement les aménagements humains qui permettent d'améliorer le milieu. Héritier de la philosophie de la nature humboldtienne et ritterienne, il salue non moins leur contribution à l'embellissement des paysages, c'est-à-dire à celle de l'âme humaine.

Dès 1868, Reclus anticipe sur le concept d'« anthropocène », qui sera avancé en 2000 par le chimiste de l'atmosphère Paul Crutzen. Il insiste en effet sur les « travaux de l'homme » et des « peuples » qui, à mesure qu'ils se sont « développés en intelligence et en liberté » sont « devenus, par la force de l'association, de véritables agents géologiques [qui] ont transformé de diverses manières la surface des continents, changé l'économie des eaux courantes, modifié les climats eux-mêmes¹ ».

Il s'appuie sur les travaux de l'Américain George Perkins Marsh (1801-1882), penseur calviniste, juriste et linguiste de formation qui, dans son ouvrage de 1864, *Man and Nature*, décrit de façon synthétique les transformations et les dégâts entraînés par « l'action de l'homme » sur les éléments naturels comme la forêt, le climat, les cours d'eau, les sols ou les versants².

1. É. Reclus, *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, Paris, Hachette, 1868, p. 86.

2. G. P. Marsh, *Man and Nature. Or Physical Geography as Modified by Human Action*, New York, Scribner, 1864.

Marsh s'adossera en retour aux travaux de Reclus dans la deuxième édition revue et augmentée de son livre. Il se référera également, dans cette édition, à « l'éminent géologue italien Stoppani », un prêtre catholique qui, selon ses mots, est allé « un pas plus loin que [lui]-même » en considérant que « l'existence de l'homme constitue une période géologique qu'il désigne sous le nom d'*ère anthropozoïque* »¹. Partageant le même socle religieux que Stoppani, Marsh conclut son ouvrage sur le fait que « chaque trace physique de nos péchés les plus secrets durera jusqu'à ce que le temps fonde dans cette éternité que la religion, et non pas la science, met à notre connaissance² ».

Outre leur inscription chrétienne, Marsh et Stoppani se rejoignent quand ils prennent pour objet d'étude « l'homme » comme catégorie générique, sans distinction de classes ni de cultures. Là où Reclus met le pluriel à « peuples », en introduisant l'idée de différences socio-culturelles, l'un et l'autre utilisent le singulier pour désigner « l'action de l'homme comme un nouvel élément physique conjoint *sui generis*³ ».

Après la Commune de Paris, un fossé se creuse entre l'ancien communal condamné à l'exil et l'ambassadeur américain calviniste finissant ses jours à Rome. Alors qu'à deux reprises, en 1864 et 1868, Reclus présente le

1. G. P. Marsh, *The Earth as Modified by Human Action. A New Edition of Man and Nature*, New York, Scribner-Armstrong, 1874, p. 609; A. Stoppani, *Corso di geologia*, Milan, G. Bernardoni et G. Brigola, 1873, t. II: *Geologia stratigrafica*, p. 731-732.

2. G. P. Marsh, *Man and Nature*, *op. cit.*, p. 549; *The Earth as Modified by Human Action*, *op. cit.*, p. 644.

3. *Ibid.*, p. 609.

livre de Marsh au public français et que les deux hommes entretiennent une correspondance, Élisée Reclus n'évoquera plus jamais l'auteur américain après mai 1871, même là où on l'attendrait – par exemple à propos de la création des parcs nationaux américains, dont Marsh a été l'inspirateur. Le mysticisme naturaliste et religieux de Marsh ne convient plus au géographe libertaire¹.

Avec la Société de géographie de Paris, Hachette et la *Revue des Deux Mondes*

À son retour des Amériques en 1857, Élisée, qui aspire notamment à se rapprocher de son frère Élie, souhaite s'installer à Paris. Il cherche du travail du côté du journalisme et de la géographie. On le sent désireux d'écrire, de raconter ses aventures, d'explorer davantage le monde. Il a déjà rédigé des pages sur son voyage en Amérique, et cherche à les faire publier². Il prospecte dans trois directions, à chaque fois avec succès : la Société de géographie de Paris, la maison d'édition Hachette et la *Revue des Deux Mondes*.

Pour rejoindre la Société de géographie de Paris, il sollicite deux de ses membres, Victor-Adolphe Malte-Brun (1816-1889) et Alfred Maury (1817-1892). Le premier, géographe comme son père, le célèbre Conrad Malte-Brun (1775-1826), est alors le secrétaire général de la Société (1867-1896). De 1852 à 1867, il est responsable de l'édition du *Bulletin de la Société de géographie* qui paraît

1. Ph. Pelletier, « Élisée Reclus et George Perkins Marsh, convergence et rupture », *Annales de géographie*, n° 732, 2020, p. 104-127.
2. Lettre à sa mère à partir de Paris, sans date mais probablement de février 1858, in É. Reclus, *Correspondance*, op. cit., p. 180-182.

depuis 1822. Quant au second, historien et géographe de l'Antiquité, également chercheur sur le rêve, c'est l'un de ses membres les plus éminents et actifs.

Victor-Adolphe Malte-Brun lui « demand[e] un travail sur la Sierra Nevada de Sainte-Marthe, pour ses *Annales de géographie*, et M. Hachette [lui] dit que, dans huit ou dix mois, il serait assez disposé à publier le récit de [ses] voyages¹ ». Nous sommes au début de l'année 1858, Élisée a 28 ans et les choses s'engagent bien pour lui.

Le 2 février 1858, la Société de géographie de Paris reçoit la proposition formulée par Alfred Maury et par Guillaume Lejean (1824-1871) d'en faire l'un de ses membres. Elle l'accepte, le 16 juillet de la même année, puis le nomme membre de sa commission centrale dans le courant de l'année suivante.

Le soutien de Lejean, membre récent de la Société (1856), est significatif. Les deux hommes ont des démarches assez éloignées : Lejean, géographe et explorateur, vice-consul de France en Abyssinie, obtient en 1858 deux audiences auprès de Napoléon III pour financer huit de ses missions en Orient et en Afrique ; Reclus, lui, a fui la France à cause du coup d'État du 2 Décembre. Mais ils ont des affinités. Ils sont fils du peuple, issus du monde rural (l'un du Trégor, l'autre de Guyenne et du Béarn), ils sont hardis, aventuriers, ils aiment la liberté et l'enseignement. Ce qui les rapproche probablement à ce moment est leur opposition résolue à l'esclavage. Lejean le proclamera à la suite de ses voyages en Afrique. Quant à Reclus, il a vu de près, en Louisiane, la réalité de ce système qu'il rejette et contre lequel il écrit précocement, dès 1859. Le 1^{er} janvier 1860, il publie dans *La Revue des*

1. *Ibid.*, p. 181.